


Emile TERSEN

 **l'internationale**



ÉDITÉ POUR LA COMMÉMORATION
DU 30^e ANNIVERSAIRE DE LA MORT
DE **PIERRE DEGEYTER**

EDITIONS SOCIALES



L'INTERNATIONALE

EMILE TERSEN

L'INTERNATIONALE

POUR LE 30^e ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE
PIERRE DEGEYTER



EDITIONS SOCIALES

168, rue du Temple, Paris (3^e)

Service de Vente : 24, rue Racine, Paris (6^e)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.

© 1962, Editions sociales, Paris.

Eugène POTTIER

(Paris, 4 octobre 1816 - Paris, 6 novembre 1887)



Fils d'ouvrier, Eugène Pottier, dut, de bonne heure, travailler pour vivre et fut successivement emballer, surveillant d'internat, commis papetier, enfin dessinateur sur étoffes. Très tôt, il écrivit ; sa première chanson Vive la liberté ! date de 1830. Mêlé au mouvement néo-babouviste, puis intéressé par le fouriérisme, il participa aux journées de juin et échappa de peu à l'exécution. Sous le Second Empire, il milite parmi les républicains. Il adhère à la Première Internationale et crée, dans sa profession d'ornemaniste, une Chambre syndicale.

En juillet 1870, il est un des signataires de l'appel de la section parisienne de l'Internationale aux travailleurs allemands, pour essayer de conjurer la guerre. Devenu, après la chute de l'Empire (4 septembre 1870), officier dans la Garde nationale, il participe activement à la défense de Paris, mais ne sépare pas son activité militaire de son rôle politique : il est membre du Comité central des vingt arrondissements, de la Commission fédérale pour les Artistes industriels, et signe l'appel du 26 novembre pour la formation d'une République des travailleurs. Il

se rallie avec enthousiasme au mouvement du 18 mars, que célèbre un de ses poèmes. Elu membre du Conseil de la Commune (16 avril) pour le 2^e arrondissement, il siège avec la majorité. Ici encore, il conjugue l'action politique et l'action militaire et combat sur les barricades.

Il peut se dérober à la répressions, et c'est alors, en juin 1871, qu'il écrit l'Internationale, dédiée à Lefrançais, autre membre de la Commune. Condamné à mort par contumace, il réussira à gagner l'Angleterre, puis les Etats-Unis (1873), où il vivra péniblement « vieux et pauvre », dira-t-il lui-même.

L'amnistie de 1880 lui permet de rentrer en France. Toujours pauvre, malade, il n'est pas découragé, et poursuit la lutte, par la parole et par la plume. Il aura, peu avant sa mort, une suprême joie : la publication, par les soins « de ses anciens collègues de la Commune de Paris », de deux recueils de ses poèmes *Qui est le Fou ?* et *Chants révolutionnaires*¹.

Ses obsèques, le 8 novembre 1887, furent une importante manifestation ouvrière, et malgré la police, le drapeau rouge accompagna le vieux lutteur².

Si la forme des poèmes de Pottier porte la marque de son temps, il garde, pour nous, deux mérites insignes : il a su, au cœur même des événements, dégager avec lucidité le triple et complexe aspect de la Commune : mouvement national, mouvement ouvrier, mouvement international. Il a su, malgré l'échec momentané, se garder de tout découragement. L'une de ses dernières œuvres : *La Commune n'est pas morte*, écrite en 1886, affirme avec chaleur sa confiance dans un monde meilleur, celui dont Octobre 1917 a ouvert les portes.

1. Les *Chants révolutionnaires* ont été réédités en 1908 et en 1937. Jean VARLOOT en a donné un très bon choix dans *Les Poètes de la Commune* (Editeurs Français Réunis, 1951).

2. En 1908, un monument fut élevé à Eugène POTTIER, au Père-Lachaise, où tombèrent tant de Fédérés. L'auteur fut le Communard Arnold ; et c'est un autre Communard, le docteur Goupil, qui présida la cérémonie d'inauguration.

Pierre DEGEYTER

(Gand, 8 octobre 1848 - Saint-Denis, 26 septembre 1932)



Pierre Degeyter appartenait à une humble famille flamande, que la dureté des temps amena à se fixer en France et à s'installer à Lille. Le petit Pierre, qui n'eut pas la possibilité de fréquenter sérieusement l'école, dut travailler très tôt, dans cette ville où toute une partie de la population vivait dans d'abominables conditions, logée dans d'immondes courettes ou

*dans des caves*¹.

Il était donc logique que Degeyter participât au renouveau socialiste qui se manifesta en France, sous l'impulsion de Guesde et de Lafargue, à partir de 1879. Il travaillait alors aux ateliers de Fives-Lille, fabriquant le matériel de la Compagnie du Nord. Il manquait alors aux prolétaires un chant adapté à leurs revendications et à leurs espérances. La Marseillaise ne convenait pas (on verra pourquoi), la Carmagnole datait. L'Internationale était lue, déclamée, mais ne se chantait pas. En 1888, la Lyre des Travailleurs, filiale de la section lilloise du Parti Ouvrier français, demanda à Pierre Degeyter de

1. Fin 1850, Victor Hugo, qui les avait visitées, écrivait : « Caves de Lille ! On meurt sous vos voûtes de pierre... »

composer une musique sur le poème de Pottier, ce qu'il fit avec la même fougue et la même fièvre que Rouget de Lisle quand il composa la Marseillaise. Ce fut un très grand succès, mais pendant plusieurs années, régional... Il faut attendre 1895 pour que l'Internationale soit chantée ailleurs que dans le Nord, au Congrès des Syndicats guesdistes de Troyes (1895). C'est à partir du Congrès tenu en 1899 à la salle Japy, qu'elle fut adoptée par l'ensemble des socialistes français avant de commencer, dans le monde, sa prestigieuse carrière.

Ici se situe l'épisode qui fut longtemps le tourment de la vie de Degeyter : si son nom figurait sur la première édition de la musique de l'Internationale, c'était sans prénom, pour des raisons de prudence : il craignait d'être renvoyé par ses employeurs. Aux éditions suivantes, l'omnipotent maire socialiste de Lille, Gustave Delory, fit indiquer Adolphe Degeyter (un des frères de Pierre). Aux réclamations, longtemps modérées, qui lui furent adressées par Pierre et ses amis — dont le Communard Jean-Baptiste Clément — il opposa un entêtement d'une insigne mauvaise foi. Le chagrin qu'il en éprouva incita Pierre Degeyter à quitter Lille pour Saint-Denis, en 1902, et à intenter une action en justice. Mais sa totale incompetence en matière juridique, le manque d'argent, puis la guerre, en retardèrent l'issue. Et, en 1916, Adolphe Degeyter étant mort à Lille, Delory fit graver sur sa tombe : « Ici repose Adolphe Degeyter, compositeur de l'Internationale », comptant ainsi perpétuer l'erreur. Il ignorait qu'en 1915, Adolphe avait écrit à son frère : « Je n'ai jamais fait de musique, encore moins l'Internationale... » Fort de ce document, Pierre Degeyter put reprendre l'action juridique et, en 1922, faire reconnaître sans contestation ses mérites et ses droits¹.

1. Si l'on a cru devoir insister, c'est que la légende qu'il faut détruire a la vie dure. Dans son *Histoire du Socialisme en France* (1871-1961), travail copieux et sérieux paru cette année (1962), M. Daniel Ligou la perpétue : « la musique, œuvre d'Adolphe de Geyter », a-t-il écrit, à la page 65.

La vieillesse était venue, il avait soixante-quatorze ans, la gêne subsistait (il gagnait cent cinquante francs par mois), mais justice lui était rendue, et dans le monde entier, tous ceux qui étaient en lutte pour un avenir meilleur, « Le monde va changer de base », se tournaient vers lui avec reconnaissance et amour. Au soir de sa vie, Pierre Degeyter eut le grand honneur et la grande joie d'assister, en 1927, à Moscou, au 10^e anniversaire de la grande Révolution d'Octobre.

Le compositeur de l'Internationale mourut à Saint-Denis le 26 septembre 1932. Le 2 octobre, 50.000 travailleurs suivirent ses obsèques, et Marcel Cachin évoqua magistralement son humble et noble existence, dont nous exaltons aujourd'hui le souvenir.

MARSEILLAISE ET INTERNATIONALE

PAR esprit de réaction, ou simplement par ignorance, il est admis, dans certains milieux, d'opposer ces deux chants. La *Marseillaise*, c'est le patriotisme à l'état pur — pour ne pas dire le chauvinisme —. L'*Internationale* c'est une aberration, aboutissant à la négation de la patrie. Les « bons Français » chantent la *Marseillaise*, les autres « braillent » l'*Internationale*. Simplification outrancière, aboutissant à une mystification totale. Il convient, à la lumière de l'Histoire, d'en dégager les raisons et les buts.

Le *Chant de l'Armée du Rhin*, devenu très vite la *Marseillaise*, est à l'origine, il convient de ne pas l'oublier, un chant révolutionnaire. Face à la coalition des « tyrans », face aux ennemis de l'intérieur qu'elle s'apprête à châtier, la France renouée et bientôt républicaine, affirme sa réalité et son indépendance nationales. « Dans l'esprit de celui qui l'écrivit (la *Marseillaise*) comme de ceux qui la chantèrent, révolution et nation ne se distinguaient pas... Pour les patriotes de 1792, il s'agissait de défendre et de promouvoir l'héritage de 89. La crise nationale donna une nouvelle impulsion aux masses populaires¹. » C'est si vrai que lorsque la bourgeoisie qui avait incarné la Nation

1. A. Soboul : *Précis d'Histoire de la Révolution française*, Editions Sociales, 1962, pp. 198-199.

devient contre-révolutionnaire, la *Marseillaise* décline. La Convention thermidorienne et le Directoire n'en font qu'un emploi très limité ; quant à l'Empire il l'écarte, on s'en doute, délibérément. Ce fut bien pis lorsque se succédèrent de 1815 à 1870 (et mise à part la trop brève reprise de 1848) la Restauration, la Monarchie de Juillet, le Second Empire ; pour ces régimes, diversement quant aux formes, mais également, quant à l'esprit, réactionnaires, la *Marseillaise*, trop riche de souvenirs et d'espérances, était un chant séditieux (tout comme devait l'être plus tard l'*Internationale*).

Il y eut reprise en 1870, lorsque précisément, la révolution et la nation tentèrent de ressouder l'ancienne alliance : c'est avec une profonde logique que les Communs chantaient la *Marseillaise*. La bourgeoisie opportuniste avait trop besoin des voix populaires pour ne pas essayer d'en tirer parti. Elle officialisa donc la *Marseillaise*, elle en fit un hymne national, elle la prodigua. Réservé pour les circonstances solennelles ou émouvantes, le chant de Rouget de Lisle eût gardé quelque chose de son contenu primitif. Mais le temps montrait clairement le point de rupture. « Nous savons qu'il n'y a là que le souvenir d'un passé glorieux, qu'un hommage rendu à l'héroïsme de nos pères. » (1882).

Or, à cet effacement — tout momentané, il faut le dire — de la *Marseillaise*, devenue un simple souvenir historique, cessant d'être l'expression vivante d'un idéal vivant, correspond une profonde évolution. A côté de la bourgeoisie, bientôt contre elle, s'est constitué un prolétariat qui s'accroît sans cesse, d'abord en nombre, puis en conscience, en attendant que ce soit en puissance. Pas seulement en France, mais dans tous les pays capitalistes. La fondation de la Première Internationale (1864), puis la Commune et son retentissement — en dépit de son échec — le marquent assez. A des revendications sociales de type nouveau et de portée internationale — « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous », avait dit Marx — il faut une expression nouvelle, un chant qui, sans la sup-

primer, prolonge la *Marseillaise*. Pottier, avec son élan poétique, Degeyter, avec son talent musical, sont les agents efficaces de cette mutation : *l'Internationale* est écrite, et on la chante.

D'un bout à l'autre du monde des travailleurs, partout où la lutte des classes s'affirme, où le combat social se déploie, on chante *l'Internationale*, on la traduit ou on l'adapte. Elle devient vraiment, comme l'écrit la *Pravda*, le 3 janvier 1913, « l'hymne du prolétariat mondial ». Elle sera le chant de ceux qui, en 1917, mèneront à bien la grande Révolution socialiste d'Octobre.

**

Y avait-il, vraiment, antinomie entre *Marseillaise* et *Internationale* ? On put, pour un temps, le croire et le craindre. D'une part, le chant de 1792 était devenu un thème d'exaltation militariste forcené, il était pollué par les Ligueurs d'Action française, les Jeunesses dites Patriotes et autres trublions, qui ne l'eussent certainement pas chanté aux temps où il fut composé ! Et, d'autre part, le nihilisme national qui s'était développé en fonction de l'anarcho-syndicalisme et des excitations — pour ne pas dire des provocations — de l'hervéisme, accentuait encore la césure. Mais ce ne fut, en vérité, qu'un temps. La synthèse pouvait, devait se faire, et se fit. L'existence à partir d'octobre 1917, d'un Etat socialiste qui était le fait du peuple, et non d'une classe, montra à l'évidence la coexistence possible, certaine, d'un sentiment national dont la seconde guerre mondiale a montré toute la force, et d'un internationalisme prolétarien non moins vigilant et non moins efficace. En France, au fur et à mesure que s'affermissait le Parti communiste et que mûrissaient sa pensée et son action, ce dualisme logique et nécessaire se manifestait. On le vit bien aux jours du Front populaire, notamment le 14 juillet 1936 lorsque « le chant de liberté de Rouget de Lisle, associé à *l'Internationale*, scanda la

marche d'un million d'hommes et de femmes qui défilèrent de la Bastille à la Nation »¹.

On le vit aussi au cours des dures années de lutte contre l'occupant nazi, et nul ne l'a plus magnifiquement exprimé que Louis Aragon dans son poème consacré à *Celui qui chanta dans les supplices* :

Des mots : « sanglant est levé »
Il chantait, lui, sous les balles,
D'une seconde rafale,
Il a fallu l'achever.
Une autre chanson française
A ses lèvres est montée
Finissant la *Marseillaise*
Pour toute l'humanité.

Sœurs ennemies, la *Marseillaise* et l'*Internationale* ?
Quel mensonge ! Toutes deux sont filles, nées à des dates différentes, de la Révolution. Toutes deux sont associées à jamais, sur les lèvres des hommes, pour un meilleur avenir, dans « la lutte finale ».

1. Maurice Thorez : *Fils du Peuple*, p. 131.

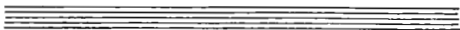
na de faut il cla re re baut re de d'hu fi

meu re na change de ba de nous se som mes esou

Refrain
 soy au tant c'est la lut le fi ma le grand

mou et re main pin ter na rio na le de

ra ce genre ha main est la lut le fi ma



22

le glorieux nous et de main fin ter na dia

28

na a pe de la te genre lu miann

6

SOL. 2. E. - 200.778
 COMPTON & EVANS LTD
 - 8143 1926 300.778
 10, Rue Clouet, PARIS



L'INTERNATIONALE

Debout les damnés de la terre
Debout les forçats de la faim
La raison tonne en son cratère
C'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase
Foule esclave, debout, debout
Le monde va changer de base
Nous ne sommes rien, soyons tout.

REFRAIN

*C'est la lutte finale
Groupons-nous et demain
L'Internationale sera le genre humain.*

2

Il n'est pas de sauveurs suprêmes :
Ni Dieu, ni César, ni tribun :
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !
Décrétons le salut commun !
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du cachot,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer quand il est chaud !

au Refrain

3

Hideux dans leur apothéose
 Les rois de la mine et du rail
 Ont-ils jamais fait autre chose
 Que dévaliser le travail ?
 Dans les coffres-forts de la bande
 Ce qu'il a créé s'est fondu
 En décrétant qu'on le lui rende
 Le peuple ne veut que son dû.

au Refrain

4

L'Etat comprime et la loi triche,
 L'impôt saigne le malheureux ;
 Nul devoir ne s'impose au riche
 Le droit du pauvre est un mot creux
 C'est assez languir en tutelle
 L'égalité veut d'autres lois :
 « Pas de droits sans devoirs, dit-elle ;
 Egaux, pas de devoirs sans droits. »

au Refrain

5

Les Rois nous saoulaient de fumées
 Paix entre nous, guerre aux tyrans !
 Appliquons la grève aux armées
 Crosse en l'air et rompons les rangs !
 S'ils s'obstinent, ces cannibales,
 A faire de nous des héros,
 Ils sauront bientôt que nos balles
 Sont pour nos propres généraux.

au Refrain

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs ;
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent
Mais si les corbeaux, les vautours
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours.

au Refrain

Eugène Pottier	5
Pierre Degeyter	7
<i>Marseillaise et Internationale</i>	11
Fac-similé du manuscrit de Degeyter	15
<i>L'Internationale</i>	19

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 SEPTEMBRE 1962
POUR LE 30^e ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE PIERRE DECEYTER
PAR L'IMPRIMERIE CENTRALE
COMMERCIALE (J. LONDON, imprimeur)
13, RUE DE LA GRANCE-BATELIÈRE
PARIS (IX^e)

N^o d'édition : 834
Dépôt légal. 3^e trimestre 1962.



Pierre Degeyter lit le petit recueil d'Eugène Pottier. Il choisit l'Internationale. Et il se met à son petit harmonium.

Les strophes de l'Internationale s'animent d'un souffle nouveau. La poésie de l'ouvrier révolutionnaire de Paris et la musique de l'ouvrier révolutionnaire des Flandres vont désormais soulever

Les damnés de la terre
Les forçats de la faim.

La musique de Pierre Degeyter est vraiment la musique de l'Internationale en lutte. Et, partout, à travers le monde, les prolétaires, les exploités, les « damnés de la terre », les « forçats de la faim » jettent, à la face des oppresseurs, l'hymne de la révolution en marche : l'Internationale.

Maurice THOREZ.

CHEZ LES MEMES EDITEURS



- A. ADAMOV :
Anthologie de la Commune 7,50
- J. BERLIOZ et E. TERSEN :
Vive la Commune 1.—
- J. BRUHAT, J. DAUTRY, E. TERSEN :
La Commune de 1871 40.—
- J. DAUTRY et L. SCHELER :
Le Comité central des vingt arrondissements 17,50
- J. DUCLOS :
« A l'assaut du ciel » : la Commune
annonciatrice d'un monde nouveau 6,75
- John REED :
Dix jours qui ébranlèrent le monde 8.50
- Albert SOBOUL :
Précis d'histoire de la Révolution
française 20.—
- Claude WILLARD :
La fusillade de Fourmies 1,20

PRIX : 1 NF